

LE PÈRE PEINARD

Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF



ABONNEMENTS France
Un an 6 f »
Six mois 3 »
Trois mois 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION
15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS Extérieur
Un an 8 f »
Six mois 4 »
Trois mois 2 »

Ça Chauffe en Orient!

GRÈVE DES MINEURS DU GARD

LES MIRACLES DE LÉO TAXIL



V'là la Guerre!

Les gouvernements de l'Europe se seraient coalisés pour démontrer leur complète impuissance, aux populos qui les gorgent, qu'ils n'y seraient pas pris autrement.

Ce que j'en dis, les bons bougres me comprennent, c'est au sujet des affaires d'Orient.

Voilà des semaines et des semaines que tous les chameaucrates européens, rois, empereurs et présidents tirent des plans pour éviter la guerre.

Du moins, c'est ce qu'ils prétendent!

Et foutre, quoique les salauds soient plus menteurs que trente-six mille arracheurs de dents, je suis presque porté à les croire, car, la guerre, c'est pour eux l'inconnu, gros de périls, où ils peuvent casser leur pipe.

Malin qui prédirait ce qui peut sortir de la guerre!

Ça peut se borner à des hécatombes de troupes.

Et, en ce cas, les gouvernants se poulécheront les babines!

Mais foutre, ça peut aller plus loin et tourner au grabuge social. Qui nous dit que les peuples, perdant enfin patience, las d'être opprimés et grugés jusqu'à la gauche, ne saisiraient pas aux cheveux l'occasion que leur offrirait la guerre nationale pour partir carrément en guerre contre leurs maîtres, les dirigeants et les capitalos?

Il semble donc, à vue de nez, que les charognes gouvernementales ont joué franc jeu et ne nous ont pas menti, en nous assurant qu'ils ne voulaient pas la guerre.

Et c'est justement ce qui prouve leur impuissance!

Ces jean-foutre ont agi comme des tortues.

Depuis qu'ils ont fourré leur sale blair dans les affaires d'Orient, qu'ont-ils fait?

Rien!... C'est-à-dire, je me gourre, nom de dieu: ils ont fichu de l'huile sur le feu, ils ont attisé les haines et rendu la guerre inévitable.

Si ces emmanchés étaient restés chez eux, les Crétois auraient eu vite raison des Turcs et les auraient balancés de leur île. Ça fait, ils seraient restés indépendants ou se se-

raient collés sous le joug de la Grèce. Ça ne regardait personne!

De la sorte, tout allait kif-kif sur des roulettes, et y avait pas de grabuge universel en perspective.

Au lieu de ça, sous prétexte de faire de l'équilibre, — tout comme les saltimbanques, — les gouvernailles se sont fichus en campagne pour protéger les Crétois. Et dam, ils les ont protégés à leur manière: en les bombardant!

C'est leur façon à eux de protéger!

Les populos qu'ils ont sous leur coupe subissent une protection du même tonneau: ils sont pressurés d'impôts, ils sont abrutis par les prêtres et les instituteurs, ils sont menés à la baguette par les sergots et les chats-fourrés et, au besoin, ils sont fusillés... Eh bien, tout ça, c'est de la protection gouvernementale!

Y a donc pas à s'épater que les Crétois aient été mitraillés, et, il faut en conclure que mieux vaut avoir les bandits de la haute pour ennemis que pour amis, — au moins, foutre, on sait de quoi il retourne!

—o—

Quand les populos d'Europe, qui sont gobeurs comme la lune, ont vu le système de protection que les jean-foutre appliquaient aux Crétois, ils ont frémi d'indignation.

Mais ils n'ont fait que frémir, nom de dieu!

Pour se disculper de leur ignominie, les dirigeants ont continué à semer la ritournelle : « Nous voulons la paix ! Nous la maintiendrons quand même !... »

Et les populos ont coupé !

La paix, on ne veut que ça, tous tant qu'on est.

La paix ! c'est tout un programme.

Quand on clame : « Je veux qu'on me foute la paix ! » on a tout dit.

Ces quelques mots sont une définition sociale qui équivaut à la maxime du père Duchesne :

« Je ne veux pas que l'on m'emmerde ! »

Les bandits de la haute ont donc joué de la guitare pacifique, mais si bêtement, que leur concert a abouti tout juste à la guerre.

Si, vraiment, ils ont eu la réelle intention de tenir leur promesse — d'éviter la guerre, — je ne sais foutre pas comment qualifier leur idiotie besogne ! Alors, les gouvernants sont tout ce qu'il y a de plus cruche au monde : ils sont plus bêtes que des huîtres renforcées de moulure ; ils sont de l'essence de pantoufle concentrée !

Y a pas à chiner : il est impossible de révéler plus de gourderie qu'ils en ont étalé.

En effet, ils ont la puissance que donnent des armées formidables : derrière eux s'amoncellent les cuirassés, les canons et les forêts de baïonnettes. Il semble donc que, disposant d'une telle force, ils n'avaient même pas à remuer le petit doigt pour imposer leurs volontés, — leur prestige y devait suffire ! Eh bien, non ! Ils se sont révélés plus couillons que des morveux qui ont la liquette foireuse.

Ils voulaient la paix !

Et voici que le Sultan Rouge, le monstre à qui ils auraient dû donner le coup du lapin, s'ils avaient quelque chose d'humain au fond de leurs chaussettes, leur répond : « Foutez-moi la paix ! Je veux la guerre et je vous enquiquine... »

Et la guerre a éclaté !

Et les diplomates qu'on nous représente comme des retors tout ce qu'il y a de plus fil-de-soie n'ont pas pipé mot. Ils n'ont rien compris à rien ! Ils auraient un tombereau de bouse de vache sur les yeux qu'ils ne seraient pas plus aveugles. Quant à la jugeotte, un régiment d'huîtres leur feraient facilement la pige.

—o—

Maintenant, y a pas d'erreur : on a la guerre !

Tures et Grecs se foutent une peignée en Macédoine.

Que sortira-t-il de cette Macédoine ?

Ça se limitera-t-il à des tatouilles et des brûlées entre Grecs et Tures, ou bien, la guerre gagnant l'Europe entière, assisterons-nous — acteurs et spectateurs — au gigantesque cataclysme qui, à grand renfort de cadavres et de fleuves de sang, décidera de l'avenir de l'Europe ?

Malin qui pourrait le dire !

Mais, dans tous ces arias, ce qui est à souligner, afin que les bons bougres s'en rendent parfaitement compte, c'est l'attitude des gros matadors d'Europe : rien n'est plus pitoyable !

La guerre qu'ils ont voulu empêcher éclate, — et ils restent cois ! Ils reluquent le spectacle sans comprendre. Ils sont plus épâtés de ce qui arrive qu'une poule de voir le canard qu'elle a couvé, galvaudant dans la mare aux grenouilles.

Eh fichtre, ça va pas rehausser le prestige des gouvernements !

On les voit tels qu'ils sont, incapables d'action, impuissants jusque dans la moelle des os, pas plus vigoureux qu'un paralytique.

La force colossale dont ils paraissent disposer les écrase : on dirait des aztèques qu'on aurait acotrés d'une armure de géants et qui, empétrés dans la cuirasse, les brassards, les cuissards et le casque, ne seraient pas foutus de mettre un pied devant l'autre.

Tant qu'il ne s'agit que de vivre en vermines aux crochets du populo, ça va ! Rien de plus simple, à condition que les masses se laissent gruger.

Mais, quand il faut sortir de cette besogne simplement digestive, pour opérer avec initiative et activité, c'est une autre paire de manches ! Les grosses mécaniques compliquées que sont les Etats modernes n'en sont pas foutues : c'est tellement surchargé de rouages qu'il n'y a pas mèche que ça roule !

—o—

La décrépitude et l'impuissance gouvernementale que nous révèle, bougrement profonde, le spectacle des affaires d'Orient doit foutre du cœur au ventre des fistons qui en pincent pour la Sociale libertaire.

C'est bon signe !

Pour que ces mastodontes effrayants qui semblent assez puissants pour écraser tout ce qui les gêne soient réduits à n'être rien de rien et tombent en poussière, que faut-il ?

Que les populos aient les pieds nickelés !

Dès que les bons bougres ne marcheront pas, — non la totalité des bons bougres, mais simplement une minorité assez énergique pour fiche du gravier et des tessons de bouteilles dans les rouages gouvernementaux, — la grosse mécanique sera détraquée, rien ne fonctionnera plus.

L'Etat sera foutu.

Voilà ce que laissent prévoir les événements d'Orient !

Les Torturés de Barcelone

Le dénouement approche !

Que sera-t-il ? Ce que les tigres de la haute souhaitent : sanguinaire !

Malgré les preuves d'innocence amoncelées, malgré les témoignages démontrant que les accusations mutuelles arrachées aux accusés n'ont été obtenues que grâce à d'affreuses tortures, les juges veulent des condamnations.

Le procès a recommencé mardi matin, à Madrid, devant le conseil supérieur de la guerre.

L'avocat bêcheur demande LA MORT POUR DIX ACCUSÉS, c'est-à-dire deux de plus que n'en ont accordé les juges de Barcelone ; ensuite, il veut les TRAVAUX FORCÉS À PERPETUE POUR 18. Pour les autres victimes, ce monstre est moins féroce : il demande des peines moindres et même y a une trentaine de malheureux qu'il permet au tribunal d'acquitter.

« Alors, vont demander les copains, pourquoi ceux-là sont ils au bloc, puisque tout le monde les reconnaît innocents ? »

Pourquoi ? C'est bien simple : c'est pour foutre de la poudre aux yeux des niguedouilles en les acquittant. Le tribunal se donnera ainsi des airs d'impartialité et ça lui permettra de condamner féroce les autres.

Dès que les bandits du conseil supérieur de Madrid se seront prononcés, la sentence sera exécutée illico.

Pour GIRIER-LORION

Il y a une quinzaine environ, Henri Leyret — qui n'est pas un de ces journalaux flaireurs de bidets, comme il s'en épanouit bougrement trop en notre garce d'époque — posait dans le *Journal* une question à la gouvernance pour enfin savoir ce qu'est devenu Lorion-Girier.

Afin de se débarrasser, une fois pour toutes, des questions posées, d'ici de là, au sujet de cette victime des guesdistes de Lille et de Roubaix, le ministre Lebon a répondu à Leyret que Lorion-Girier est fou et que c'est pour cela qu'il n'a pas donné signe de vie depuis le mois d'août 1895.

Reluquez bien la date, les copains, et souvenez-vous que, l'an dernier, dans les numéros 49 et 50 de *LA SOCIALE* j'ai publié le journal que Lorion écrivait dans sa cellule de condamné à mort, — journal qui s'arrête au 15 novembre 1895.

Leyret écrit :

« Fou !... Ce mot effrayant d'abord m'étonna, me déconcerta : franchement, j'en attendais un autre... Et je doutai. Quoi ! Girier devenu fou ? cet homme de raison solide, d'esprit clair ? ce théoricien dont la logique précise, dont l'incontestable éloquence imposaient l'admiration — sinon l'estime — à l'un des plus

hauts fonctionnaires du pénitencier ? Girier enfin, dont l'Administration disait, il y a deux ans, quand il s'agissait de justifier sa condamnation à la peine de mort, qu'il était, par sa remarquable intelligence, le meneur le plus redoutable des forçats des Iles du Salut, je veux dire des condamnés politiques ?... Fou ! Et cela n'a pas été révélé plus tôt, et cela s'est tenu secret, et cela éclate seulement alors que la presse commence de s'émouvoir, de questionner ? Folie singulière, en vérité, et, je le répète, bien imprévue... Fusillé, oui ! Mais fou, non pas !

« La lettre officielle précisait : « Girier a « été enfermé à l'asile des aliénés de Cayenne, « après avoir suivi un long traitement à l'hôpital des Iles du Salut. » Ici, le doute n'était plus possible... l'asile des aliénés de Cayenne... l'asile des aliénés de... Mais il n'en existe pas à Cayenne ! Jamais, en ce lieu de déportation, il n'y a eu un établissement de ce genre, ou, du moins, il n'y en avait pas il y a trois ans, deux ans, et, à cette date, il n'était même pas question d'en construire un. Tout ce que l'on trouve à Cayenne, c'est un méchant hôpital très mal installé, très mal entretenu, sans air, sale, contaminé, hôpital commun aux fonctionnaires, aux forçats, à tous les habitants de l'île ; où les diverses catégories de malades ne sont pas même séparées ; où les fièvres fiévreuses sont mêlées avec les simples blessés ; où, quelque jour, cette promiscuité engendrera une épidémie redoutable... D'asile d'aliénés, point ! A moins qu'on en ait improvisé un spécialement pour Girier... »

Et Leyret discute point par point ; il soulève la question des dates et enferme le ministre dans un sacré dilemme : crime ou mensonge !

Le ministre Lebon, mal renseigné comme toutes les grosses légumes — n'étant pas, naturellement, abonné au PÈRE PEINARD — ignorait l'existence des lettres de Lorion que j'ai publiées et qui relatent son agonie jusqu'en novembre 1895.

Ainsi, sans s'épater, monsieur Lebon répond : « Si Lorion n'a pas pipé mot depuis le mois d'août 1895, c'est qu'il a perdu la boule à cette époque. »

Quoi qu'en dise le ministre, jusqu'au mois de novembre — sinon plus tard — Lorion n'a pas été fou.

C'est ce que lui explique éloquemment Leyret.

« Mais voici que, sept mois après, le 16 janvier 1896, la peine capitale prononcée contre ce forçat est commuée en cinq ans de réclusion cellulaire, ce qui est un châtement terrible, atroce, un supplice qui fait l'effroi de tous les déportés : je demande si, à cette dernière date, Girier était fou ou s'il ne l'était pas encore ? Si oui, comment a-t-on pu condamner à cinq ans de réclusion cellulaire un être déclaré irresponsable par les médecins ? Si non, comment les bureaux de M. Lebon m'écrivent-ils que : « Si Girier n'a pas donné signe de vie depuis 1895, c'est à son état mental qu'il faut l'attribuer ? » Crime ou mensonge ?... »

Si, pour sortir de ce dilemme, nous n'avions, M. Lebon et moi, que le secours de l'Administration des colonies, il serait à craindre que nous ne puissions éclaircir tout ce mystère. Fort heureusement, j'ai reçu, ces jours-ci, communication d'un document dont j'ignorais l'existence il y a deux semaines (1), document de la plus haute importance, car c'est le journal écrit en cellule par Girier pendant les mois qui ont suivi sa condamnation... Ce mémoire, rédigé chaque jour sous forme de lettres à M^e Sévère, avocat de Girier, à Cayenne, est trop long pour trouver sa place ici. Il faut se contenter de le résumer, ou même, de l'utiliser pour établir la vérité.

En premier fait se trouve acquis, et c'est celui-ci : pendant huit mois, Girier est resté enfermé dans une cellule de condamné à mort s'attendant tous les soirs à être exécuté le lendemain matin. Huit mois ! ce supplice a duré huit mois ! Juillet 1895-février 1896. On l'a dit justement : ces huit mois furent huit mois d'agonie. Et pas une seule fois l'on n'a fait entendre à ce malheureux une seule parole d'espoir ! Au contraire, il semble que l'on ait tout tenté pour lui donner chaque jour la conviction que la guillotine se dressait à côté de lui. Un jour, un bateau ayant sifflé sur la côte, des gardes crient : « Voilà la chaloupe ! » et, comme c'est la chaloupe qui amène le bour-

(1) *Journal d'un condamné à mort*, lettres de Lorion-Girier, parues dans *La Sociale*, nos 49 et 50 et 49 avril 1896.

reau, Girier, en entendant le cri, sedit : « C'est pour demain ! » Une autre fois, c'est un officier d'administration qui vient notifier au condamné le rejet de son pourvoi, et, comme cette formalité n'a lieu qu'au dernier moment, à la veille de l'exécution, Girier « entend résonner dans son oreille le glas funèbre ». C'est encore — en novembre — la venue dans sa cellule de plusieurs gardes-chiourme, comme si l'heure suprême approchait : « ... Ils sont venus dans l'espoir que l'approche et la crainte du supplice, qui à cette heure est certainement décidé ou repoussé, devrait me jeter dans des transes, des angoisses, en un mot dans une agonie dont ils voulaient jouir. Hein ! est-ce raffiné cela ? Conspirer contre un homme, le faire condamner à mort, et venir encore pour jouir de sa douleur !... »

Et pendant huit mois, les bourreaux martyrisent cet homme avec la même cruauté, et pendant huit mois ils le laissent dans une incertitude absolue, et ce n'est qu'au mois de février 1896 qu'on lui dit qu'il est gracié, c'est-à-dire condamné à cinq ans de réclusion cellulaire !... Ecoutez Girier raconter ce supplice : « Tous les matins, je tends l'oreille pour percevoir dans les bruits qui me parviennent quelque chose susceptible de me faire connaître, le plus tôt possible, si c'est le jour, si la « machine » est montée, si on va m'avertir... Quand l'heure des supplices est passée, je me dis : « Encore vingt-quatre heures ! » Et le lendemain, je recommence. C'est atroce de ne pas savoir quand cela doit finir ; le supplice ne me fait rien comme appréhension, mais cette incertitude, cet éveil de tous les instants me tuent ; il me semble que j'ai été condamné à mort, mais pas à l'agonie, à l'agonie en pleine connaissance et d'une longueur que la nature rougirait de faire subir au plus infime des êtres !... »

Ah ! monsieur le ministre, lorsqu'on suit ce mémoire au jour le jour, lorsqu'on se rend compte de la barbarie du traitement infligé à ce malheureux, de quelle ironie cruelle il apparaît le mot de votre chef de cabinet m'écrivant : « Girier est atteint de la manie de la persécution. » Voilà un maniaque qui semble avoir une juste idée de sa situation.

Dois-je analyser jusqu'au bout ce récit accusateur ? Dois-je revenir sur le procès de la révolte (?) de Cayenne, dire comment on choisissait la lie du bagne pour charger Girier (dont l'innocence était prouvée quand même), tandis qu'on éloignait, ou menaçait, ou terrorisait ses témoins à décharge (dont l'un se pendait de désespoir) ? Non ! les récriminations sont vaines si l'on peut obtenir quelque satisfaction. Or, puisque Girier n'est pas mort, il est encore temps de se montrer humain envers lui. Fou furieux ou simple maniaque, cet homme, privé du libre arbitre, ne peut rester au bagne. Un forçat doit être un condamné jouissant de toute sa raison : s'il la perd, il est irresponsable, par conséquent il échappé entièrement aux vengeances de la société. Instituer des asiles de forçats aliénés est d'une dérision inouïe : ces deux états s'excluent l'un l'autre. Comment peut-on faire subir le châtement de ses actes à un homme dont on déclare qu'il n'en a plus la responsabilité ?...

Telle serait pourtant la situation de Girier : fou parce que forçat, forçat quoique fou. Situation tragique — et qui doit cesser... »

Et Leyret conclut, en demandant une enquête réelle sur le sort de Girier, convaincu que si la chose est faite avec un tantinet de bonne foi, il n'en faudra pas davantage pour faire cesser le supplice de Girier, — pour le sortir du bagne.

Puisse-t-il avoir raison !

Mais foutre, quand on ne compte pour tirer un homme du gouffre — que sur la sensibilité d'un ministre et d'un président de république, c'est tabler sur quelque chose de bougrement problématique.

Car, pour briser la couche de glace qui cuirasse le cœur d'une grosse légume, y a du coton !

Les Miracles de Léo Taxil

Il y a quelques années, Léo Taxil se convertissait au crétinisme.

Ça fit du potin !

On était à une époque de renouveau : les opportunistes avaient une indigestion d'anti-cléricisme et les patrons, s'apercevant que leurs ouvriers perdaient le sentiment de l'obéissance en même temps que leurs croyances religieuses, voulurent faire machine en arrière.

Avec les jésuites, du moment qu'il s'agit d'abrutir le peuple, y a toujours mèche de tomber d'accord.

Or donc, on assista à une renaissance religieuse où le pantouffisme et la crapulerie sont panachés d'une sacrée dose de cabotinage.

La Croix est un des plus réussis échantillons de ce renouveau dégueulasse : les exploités abonnerent d'autorité leurs pros à ce maudit journal, tandis que les PÈRES DE L'ASSOMPTION, incarnation fin-de-siècle des jésuites, allaient propager aux trente-six coins de la France et faisaient éclore un peu partout des Croix-hédomadaires.

Un des birbes qui se sont le plus démanchés pour pousser à la roue de cette œuvre d'abrutissement, c'est l'abbé Garnier.

Vous pensez si les culs-noirs qui préparaient cette besogne pestilentielle accueillirent Léo Taxil.

Ce fut du délire, nom de dieu !

Des malins objectèrent bien que si le type se convertissait c'est que les anti-cléricaux avaient soupé de ses blagues, — mais, va te faire foutre ! Les crétins étaient trop heureux de faire du battage avec les reniements de ce possédé du démon pour chercher la petite bête.

A impie converti ils ne regardèrent pas les intentions !

Illico, Léo Taxil commença à dévoiler les horreurs de la franc-maçonnerie et du satanisme, entrelardant ses histoires de révélations archi-loufoques sur les apparitions du diable, les pactes de Lucifer avec les francs-maçons et autres balivernes charentonnesques.

Le crétinisme a tellement atrophié l'esprit de raisonnement de ses fidèles que toutes les bourdes de Taxil passèrent kif-kif une lettre à la poste.

Tout fut cru !

Et alors, commença le spectacle le plus roulant qu'on puisse imaginer : d'un bout à l'autre du monde crétin on farcit les chapelles de cierges, on fit marmonner des messes, on paya des neuvaines pour le salut de Léo Taxil et des possédés de Lucifer ; dans les châteaux où végètent les noblaillons, les douairières se signèrent en frissonnant à la lecture des turpitudes racontées ; dans les salons bourgeois où les grues en retraite font les pimbeches on discutait à perte de vue pour savoir si Lucifer est crochu ou fourchu.

Jamais, chez les bigots, émotion ne fut plus pyramidale !

Je glisse sur les détails, — il me faudrait trop de papier !... et j'arrive au dénouement :

Depuis un bout de temps, Léo Taxil sentait qu'il y avait du gauche : quelques ensoutanés flairaient dans ses balourdises une gigantesque bateau. — pas catholique pour deux sous. On lui demandait d'exhiber la possédée du démon, dont il a publié les MÉMOIRES, miss Diana Vaughan, de fournir son état-civil, son extrait de baptême et certains, — des copains au Père La Pudeur, — voulaient comme saint Thomas voir et toucher...

Décidément, les crétins se faisaient durs à la détente.

Taxil comprit que l'heure était venue de leur fausser compagnie.

C'est ce qu'il a fait !

— 0 —

A grands flafas, pour le lundi de Pâques, Léo Taxil avait emmanché une réunion à la salle de la Société de Géographie. Le public était panaché de raticheons, de journaliers, de francs-maçons, de libres-penseurs, d'anarchos.

Mince de bigarrure !

Voici que Léo Taxil s'amène. Il commence : « Très révérends Pères, mesdames, messieurs... » Et, illico, à peine a-t-il débrogulé vingt paroles, il se déclare fumiste jusqu'aux doigts de pied ; à telle enseigne que les douze ans qu'il a passés sous la BANNIÈRE DE L'ÉGLISE ont été pour lui douze ans de douce et joyeuse fumisterie. Sa conversion a été une fumisterie et il s'est complu pendant douze ans à poser des lapins aux simples crétins, aux raticheons, aux moines, aux nonnes, aux évêques, aux cardinaux et au pape lui-même.

Dans le public, une pareille déclaration soulève des « Oh ! » d'épatement ; les crétins en sont estomaqués, ils ne savent si c'est du lard ou du cochon.

Taxil explique qu'il est de Marseille et qu'il a le goût de la fumisterie dans le sang.

En 1873, il fit gober aux Marseillais qu'une bande de requins faisait des galipètes dans leur port ; le général Espivent partit en guerre contre eux, et, trou de l'air ! y avait pas plus de requins que de sardine bouchant le port.

Mis en goût de fumisterie, à Genève, il in-

venta une ville sous-marine au fond du lac de Genève, — et ça fit grand tapage !

Puis, voulant faire gigantesque, un jour d'avril 1885, l'idée lui vint de la colossale fumisterie dont il débina actuellement le truc.

Comme il a la gargoine sèche, Taxil s'arrête pour lamper une verrée d'un picolo rubicond, — il ne s'engraisse pas avec de l'eau claire !

« A ma santé ! » clame-t-il en reluquant en coulisse l'abbé Garnier.

Ce jour-là, reprend-il, moi libre-penseur et athée, je me décidai à jouer la comédie de ma conversion.

Ce fut très farce, assure-t-il. Il dut aller à Rome se faire recurer la conscience et il en profita pour monter le bobéchon à la cardinaille avec des histoires de francs-maçons et de diablerie.

Les gros matadors de la religion l'engagèrent à publier toutes ces balivernes, — et lui qui ne demandait qu'à gagner de la braise en pondant des bouquins abracadabrants ne se le fit pas dire deux fois.

Il se foutit au turbin d'arrache-pied et, en quelques mois, de toutes pièces, il avait inventé le Palladisme, c'est-à-dire une religion où Satan est dieu.

Les journaux et les revues crétines applaudirent Léo Taxil ; on l'encensa tant et plus.

Encouragé par le succès, le type se mit à farcir ses bouquins de bourdes plus pyramidales les unes que les autres. C'est ainsi qu'il raconta qu'une prêtresse de Lucifer, une certaine mamzelle Sophie, avait le don de traverser les murs et possédait un serpent qui, avec le bout de sa queue, lui écrivait des prophéties dans le dos.

Ces bourdes-là lui valurent une bénédiction papale !

C'est alors que, pour corser la fumisterie, Taxil inventa la conversion d'une prêtresse palladiste, Diana Vaughan. Pour jouer ce personnage il dégotta une jeune fille très à la coule et qui se gondolait, kif-kif une petite baleine, à correspondre avec des évêques et des cardinaux et à leur monter des bateaux monstres.

La fumisterie fut manigancée si galbeusement que des francs-maçons eux-mêmes coupèrent dans le pont : des frères trois-points du 33° — le plus haut degré maçonnique ! — demandèrent à devenir palladistes.

Nom de dieu, voilà qui ne prouve guère en faveur de ces types ! Il en ressort que toutes les religions se valent ; elles ont toutes le même but : abrutir ceux qui coupent dans le panneau.

Y a pas de distinguo entre la crédulité d'un prêtre ayant une sainte horreur du palladisme ou celle d'un franc-maçon voulant se faire bombarder palladiste.

Tous deux sont de rudes moules !

C'est pourquoi les bons bougres qui ont le nez creux doivent avoir une sacrée horreur des religions, — quelle que soit l'étiquette.

— 0 —

Taxil raconta encore que le pape du palladisme perchait à Charleston, aux Etats-Unis, et que, tous les vendredis, à trois heures précises, ce bougre-là taillait une bavette avec Lucifer.

Ces causeries avaient lieu dans le Sanctum Regnum de Charleston, un temple diabolique, inventé de toutes pièces par le grand fumiste.

L'évêque de Charleston a fait le voyage de Rome pour démentir les bourdes de Taxil et affirmer qu'à Charleston y a pas de temple triangulaire.

A Rome, la cardinaille et le pape lui ordonnèrent de taire sa gueule !

Taxil raconta encore que sous le rocher de Gibraltar y a une forge palladique alimentée directement par le feu de l'enfer.

L'évêque de Gibraltar proteste à son tour. A lui encore, de Rome lui vient l'ordre de fermer son égout.

Cré pétard, voilà qui est catéristique !

Ça prouve que, ni le pape, ni la cardinaille ne coupaient dans le pont : ils savaient à quoi s'en tenir sur le Palladisme ! Quoique ça, ces abrutisseurs approuvaient, — comme ils approuvent toutes les bourdes prétendues miraculeuses, — uniquement parce que de telles balourdises détraquent les caboches faibles et les font tomber dans les panneaux religieux.

Malgré les protestations de l'évêque de Charleston et de celui de Gibraltar, le pape envoya une bénédiction de première marque à Diana Vaughan et, pour elle, à grand tralalas, une messe fut célébrée au Sacré-Cœur.

Ainsi, la complicité du pape dans le bateau de Léo Taxil est évidente : il savait que le Palladisme était de la couille en bâtons et,

malgré ça, il appuya sur la chanterelle pour le mettre en vogue.

Voilà donc toute la fripouille noire convaincue, — pour la millième fois! — d'imposture.

— 0 —

Le cassage de sucre de Léo Taxil ne s'est pas accompli en douce.

Fallait voir la bobine que faisaient les cardards présents à la réunion!

Leur blair s'allongeait au fur et à mesure que Taxil parlait.

Plus d'un crétin, se levant, tendait le poing vers leur lâcheur qui, rigouillard, encaissait les injures sans piper mot: « Canaille, tartuffe, scélérat!... »

Y a que l'épithète de « jésuite » qu'on ne lui ait pas foutue au nez.

À un moment, l'abbé Garnier se sentant des démanagements d'inquisiteur, a bavé: « C'est malheureux que nous n'ayons pas nos cannes!... »

En effet, on manquait d'armes! Crainte du bacchanal, les organisateurs de la réunion avaient eu soin de faire déposer cannes et pépins au vestiaire.

Et ce n'était foutre pas une précaution inutile!

Malgré les hurlements des crétins furibonds, le fumiste Taxil a vidé son sac:

« Maintenant que je vous ai dévoilé la plus grande fumisterie du siècle, dont je me flatte d'avoir été l'auteur; maintenant que j'ai tué le *Palladisme*, après l'avoir inventé; maintenant que j'ai fait faire une chopine de bon sang aux gas qui ont la haine des religions, je me la brise!... »

— 0 —

Si j'ai jaspé si longuement sur ce nouvel avatar de Léo Taxil,

Sera-ce le dernier?

Ce n'est pas que j'ai le type à la bonne. Foutre non!

Il a battu monnaie avec l'anticléricalisme; il a battu monnaie avec l'anti-maçonnisme et le palladisme; et il va, — à mon avis — continuer à battre monnaie en publiant les babillardes que les gros matadors de l'église, cardinaux, évêques, chanoines et curés ont adressé à Diana Vaughan.

Y a donc là rien de galbeux!

Mais foutre, ce qu'il faut retenir de sa dernière fumisterie diabolique qui a duré douze ans, c'est combien on est gobeurs!

Quel insondable abîme de bêtise sont les pochetees qui ont coupe dans les blagues de Taxil;

Et du même coup, quelles abominables crapules sont les charognards qui, tel le pape, ayant les preuves des mensonges de Taxil y ont — quand même — donné leur approbation, afin d'achever de crétiniser les niguedouilles.

Pour ce qui est de bibi, mettant les francs-maçons, les catholiques et tous les religieux dans le même sac, je dis aux bons bougres:

Gare aux religions!

Et je les invite, quand ils ont réussi à se dépêtrer d'une superstition, de veiller sur leur caboche, afin de ne pas la laisser embrenner par une religion voisine.

Quand on s'est guéri du choléra, il est tout à fait inutile de s'inoculer la peste noire.

A COUPS DE TRANCHET

Le grand charnier. — Ça boulotte toujours, à Madagascar, — ça boulotte!

La camarade y est toujours la grande conquérante; y en a que pour elle.

Ces temps-ci, la chaleur humide a succédé à des pluies torrentielles et a fait une foultitude de victimes.

À Tamatave, il y a, parmi les troupes de la garnison, à peu près cinquante pour cent de malades.

À Tannanarive, les deux hôpitaux français sont archi-farcis.

Pour ceux qui cassent leur pipe là-bas, la Question Sociale est résolue: le goût du pain leur a passé et ils ne sont plus à craindre pour les bourgeois.

C'est assez dire que, tant que le populo n'y mettra pas un bouchon, les hécatombes de prolétaires pratiquées dans les colonies, aux cinq cents diables, iront leur train.

Inventions de saison. — Les charognards qui au lieu d'inventer des appareils à multiplier les pains de quatre livres, accouchent d'appa-

reils à tuer le pauvre monde redoublent d'ardeur.

La guerre turco-grecque les exécute!

En Italie, à Florence, on vient d'essayer un fusil-mitrailleur qui tire pour ainsi dire à jet continu; il paraît qu'avec ce flingot les balles pleuvent tellement dru que tout sera fauché.

En Angleterre, c'est un canon qui dégotte même le flingot italien que les brutes militaires essaient: c'est un nouveau canon Hotchkiss qui tire une moyenne de cinq cents coups par minute.

Et même, en cas de presse, ce canon abominable peut vomir 650 coups à la minute.

Turellement grâce à une binaise, ce canon ne s'échauffe pas et il peut canarder à tire-larigot.

Or donc, les populos n'ont qu'à se bien tenir, s'ils ne veulent pas que ces inventions « fassent merveille » sur leur peau.

Le Carême du Prolétaire

Par JULES JOUY

I

Dès Faube du premier matin,
Le nain fut jouet du colosse;
Abel fut tué par Caïn
Adam chassé par Dieu féroce.
Monde, depuis que ton cœur bat,
Les adversaires sont les mêmes;
Il persiste, le dur combat
Entre les rouges et les blêmes.

Les ans passent comme des jours,
Depuis que l'homme est sur la terre;
Cependant il dure toujours,
Le Carême du prolétaire.

II

« Le jeûne est le prix du travail;
A bras robustes, ventres vides, »
Ces mots brillent, aux murs de Caïn,
Comme aux pierres des Pyramides,
On les pressure, ceux d'en bas,
Les rouges, les blancs et les nègres;
Hélas! le superflu des gras
Est fait de ce qui manque aux maigres.

Les ans passent comme des jours,
Etc., etc.

III

Parfois, pourtant, ceux qui n'ont rien
S'insurgent contre les gros ventres:
La bête se fait citoyen,
Les loups bondissent de leurs antres,
Autour des festins désirés,
Meurt-de-faim, dans l'ombre, tu rôdes;
Voici venir les fédérés,
Après les Jacques et les Gaudes.

Les ans passent comme les jours,
Etc., etc.

IV

Ogres sans vergogne, tremblez
Car les revanches sont voisines,
Le paysan prendra les blés,
L'ouvrier prendra les usines,
Gros mangeurs, gavés jusqu'au cou,
Prenez garde aux rouges journées.
Où nous ressaisirons d'un coup,
Le Jeûne de dix mille années!

Ils arrivent, les grands labours
Car il finira sur la terre:
Dans les champs et dans les faubourgs,
Le Carême du prolétaire!



Les gueules noires du Gard

La grève des mineurs continue et les troubadés sont toujours là, le doigt sur la détente, prêts à canarder!

Comme je l'ai dit la semaine dernière, c'est les grosses légumes de la Compagnie qui ont fomenté la grève: ils trouvaient que leurs esclaves avaient trop de tendances à s'instruire, à ruminer sur leur triste sort et à chercher une solution à leur mistoufle.

Les salauds n'ont pas voulu endurer ça!

C'est pourquoi ils ont décidé d'en finir d'un coup: « Vlan, qu'ils se sont dit, un balayage général, y a que ça! D'un coup, on va chasser toutes les fortes têtes et tous ceux qui ont les côtes en long. »

La crapulerie de ces bandits n'a pas été comme sur des roulettes: les gueules noires n'ont pas voulu se laisser assassiner et, grâce à la solidarité qui unit les prolétaires, la grève a éclaté.

Turellement, depuis que la grève souffle, capitalistes et gouvernants, amis comme cochons, n'ont pas cessé une minute de chercher pouille aux mineurs et de leur faire vacheries sur crapuleries.

Les larbins de la Compagnie s'en vont, flanqués des pandores, relancer les gueules noires à domicile et les menacent tant et plus pour les forcer à reprendre le turbin. Mais, les gas ne se laissent pas influencer! A part quelques poules mouillées qui se sont rattelées au collier de misère, y a pas eu de lâchage.

L'autre jour, comme une bande de prolétaires défilait devant la gendarmerie, les pandores n'ont pu résister au désir de foncer sur les pauvres bougres: sans la moindre provocation ils ont chargé les grévistes et ont cogné dur.

D'ailleurs, les charpentiers à Félix ne cachent pas leurs intentions; à preuve ce que dégueulait l'autre soir un de ces affreux, à un groupe de gueules noires qui taillaient une bavette sur la place de la Levade: « Lorsque vous voudrez du pain on vous foutra du plomb! »

Les grévistes sont donc prévenus: ils savent désormais à quoi s'en tenir!

Aussi, comme ils ne sont pas des tourtes, ils essaient d'amadouer les troubadés, afin de les amener à réfléchir sur le crime que les dirigeants veulent leur faire commettre. C'est pourquoi, convaincus qu'on n'amadoue pas les mouches avec du vinaigre, ils ont voulu de prime abord les considérer comme des frangins et, quand les culs-rouges ont défilé, les gueules noires ont clamé: « Vive l'armée! »

Y a fichtre pas à se tromper au sens de ces exclamations; ceux qui les ont poussés n'ont eu aucune intention de faire une profession de foi patrouillarde, ils ont tout simplement voulu dire, d'un mot, aux truffards: « Nous sommes des prolétaires! Comme vous l'étiez hier, comme vous le redeviendrez demain, nous sommes donc frères! Ne nous traitez pas en ennemis, ne nous assassinez pas!... »

Je ne sais si les pousse-cailloux comprendront?...

— 0 —

J'ignore de quels jean-foutre est composé le Conseil municipal d'Alais, mais, nom de dieu, ce dont j'ai la conviction c'est que c'est des rudes mufles.

Ces animaux-là ne viennent-ils pas de réclamer, à l'administration de la guerre, pour qu'on fourre à Alais un régiment de troubadés ou tout au moins un bataillon.

Et ça, pour que la troupe soit à portée des gueules noires, afin qu'en cas de grabuge il n'y ait pas à attendre leur arrivée des villes voisines.

Oh, les porcs! si les capitalistes ont beaucoup de larbins de ce calibre, zut alors, les mineurs sont dans de sales draps!

LA RÉVOLUTION EN SOI

Sous ce titre, et ci-dessous, le copain Marestan a résumé la conférence de jeudi dernier à la BIBLIOTHÈQUE SOCIALE DE MONTMARTRE:

Terminant une précédente causerie où j'avais surtout exposé l'influence du milieu sur l'individu, j'ai dit qu'en revanche, il ne fallait pas sans cesse considérer la société comme une puissance métaphysique, une force naturelle nous entourant de ses replis néfastes et en laquelle nous ne sommes rien mais sur le compte de laquelle nous mettons tout, car cette société est avant tout le produit des individus qui la composent. Chaque individu par ses pensées et ses actes de chaque jour est un des facteurs de ce produit et on ne peut logiquement attribuer une puissance au milieu sur l'individu sans considérer, avec non moins d'intérêt, l'influence qu'à son tour chaque individu est susceptible d'avoir sur son milieu.

Or ce dernier point est d'une importance très grande, l'histoire nous prouve que, si de tout temps le milieu s'est transformé jusqu'à devenir ce qu'il est, c'est parce que des individus, au lieu de rester de passifs instruments des influences de la foule, ont su s'en abstraire

et, appliquant une volonté implacable à la réalisation de leurs désirs, ont su influencer suffisamment pour l'amener à ce qu'ils voulaient.

Ces individus constituent une minorité des plus faibles et ils nous prouvent que l'idée est une force plus puissante que la force brutale; que, par conséquent, dans toute évolution à produire, le nombre et surtout la puissance de semblables volontés sont une garantie de succès autrement importante que le nombre des bras; enfin, qu'un milieu est beaucoup moins redoutable par le nombre des individus qui le composent que par la somme de puissance intellectuelle et volontaire qu'à eux tous ils représentent, quel que soit leur nombre. Les étiquettes ne sont rien ou peu de chose; elles ne servent qu'à fixer l'attention du public sur un parti, et si ceux qui prennent le titre de ce parti restent en eux-mêmes ce qu'ils étaient par le passé; si leurs actes sont en désaccord continu avec leurs pensées; s'ils ne savent provoquer dans la foule ni estime ni admiration, ni sympathie, ils ne font qu'avilir l'idée qu'il représente et enrayer son évolution.

Qu'ont fait les volontaires dont je parlais tout à l'heure, pour conquérir cette puissance d'entraîner les foules et de modeler à l'image de leur pensée des milliers d'autres individus? Loin de regarder sans cesse autour d'eux et de vouloir modifier autour d'eux, ils ont fermé les yeux et ont regardé d'abord en eux-mêmes. Ils ont pris conscience de ce que la société par l'éducation, les fréquentations, l'enthousiasme irréfléchi avait mis en leur esprit et ils ont rejeté tout ce qui leur a semblé nuisible: en pensée ils se sont affranchis de la pensée du milieu. Par le raisonnement ils ont fixé leur idéal et se sont passionnés pour sa réalisation: ils ont su être eux-mêmes. Enfin ils se sont appliqués à mettre dans la mesure du possible les actes les plus infimes de leur vie en concordance avec leur pensée, ne se pliant devant la nécessité absolue d'une circonstance que pour manifester plus hautement leur volonté l'instant d'après: en acte, ils ont commencé une évolution nouvelle.

C'est toujours en raison directe de l'influence que l'on a su conquérir sur soi-même que l'on influence les autres. Ces individus ont accompli la révolution en soi. Artistes, ils ont manifesté leur idée en peinture, en musique, en poésie et leurs œuvres ont semé l'enthousiasme; littérateurs, philosophes, ils ont amené la conviction; orateurs, ils ont soulevé la foule, hommes d'action, ils ont prêché d'exemple. Conquis, on a pensé comme eux, parlé comme eux, éduqué les enfants à les imiter et leur œuvre a laissé dans le milieu une trace profonde.

Lorsqu'un individu ne place pas seulement son bonheur dans les instinctives satisfactions de son ventre ou dans l'égoïste amour des proches, mais rêve, pour le plaisir de l'acte, de réaliser quelque œuvre idéale, c'est à la conquête du Soi qu'il lui est nécessaire de tout d'abord travailler comme ces individus. Persuadé que nous n'avons droit à d'autre étiquette que celle que nos pensées et nos actes de chaque jour nous donnent, c'est comme eux à la concordance de ses idées et de sa conduite qu'il doit s'appliquer, et non à répéter inconsciemment sous des titres nouveaux les mêmes erreurs, les mêmes préjugés, les mêmes séculaires injustices.

Mais me direz-vous, pour réaliser de telles œuvres il faut être Socrate ou Jésus, pour modifier un peuple, il faut être J. J. Rousseau ou Voltaire ou avoir la parole de Mirabeau! La nature ne m'a pas donné leur génie; la société m'a privé d'éducation et mon travail me laisse peu de temps pour réfléchir... Qu'importe! Si restreinte soit-elle votre action n'en reste pas moins belle et elle aura son utilité. Peut-être êtes-vous salarié? Peut-être l'éducation vous a-t-elle rendu autoritaire, le patron vous a-t-il aigri? Mais si vous rêvez la disparition de toute autorité, un peu plus de bonheur pour les autres et vous même, le mot dur que vous avez le courage de ne point dire à votre enfant, le coup de pied que vous n'enverrez pas à votre chien, la parole amie, l'aperçu de vérité que vous adressez à votre camarade d'atelier, le sou économisé et préservé pour une œuvre, seront, dans votre sphère les équivalents de leurs actes. La société a agi sur vous par l'éducation, mais en éduquant différemment vos enfants vous pouvez agir sur elle. L'autorité vous a humilié, mais chaque fois que vous laisserez à quelqu'un toute sa liberté, vous démolirez d'autant l'autorité. Par l'exemple, le milieu vous a entraîné, mais par votre exemple vous entraînerez les autres. Vous avez souffert par la haine, mais chaque fois que vous aimerez, vous supprimerez d'autant

la haine. On a répandu l'erreur; à vous de répandre à profusion votre pensée si vous la croyez vraie.

Il n'est point nécessaire de compter le nombre de biceps inconscients qui échouent près d'une idée et se mettent à son service. Quand de semblables volontés se lèvent, leur idéal est bien près de sa réalisation!

JEAN MARESTAN.

Babillarde Roubaisienne

Mon vieux Peinard,

Paralysés par le parti pris des bistrots qui ne veulent pas nous louer leurs salles, nous ne pouvons, malgré toute notre bonne volonté, donner à la propagande l'extension nécessaire.

C'est salement emmiellant car, plus que partout ailleurs, je crois qu'ici il y a fort à faire, tant à Tourcoing, Lille, qu'à Roubaix.

A Lille, pourtant, le parti pris des bistrots n'est pas si prononcé: nous pouvons avoir quelques salles, aussi nous emmanchons une conférence pour dimanche.

Je dis que, plus que partout, la propagande anarchote est nécessaire. Je m'explique:

Ici, les collectos, par tous les moyens, sont parvenus à semer dans la masse ce même parti pris qui se manifeste chez les bistrots à notre égard: en plus, ils serinent à ces masses, — autrefois imbuës d'esprit révolutionnaire, — qu'il est possible de faire œuvre révolutionnaire en allant voter; ils les ont enthousiasmées au point de les rendre aveugles et de leur faire applaudir tous les actes, bons ou mauvais, qu'ils accomplissent.

Les élections municipales ayant été annulées, les collectos ont été réélus le 11 avril; cette victoire qui est considérée par les gobeurs comme l'enterrement de la bourgeoisie a été fêtée à grand renfort de boniments patriotards et vaguements sociaux et on a gueulé jusqu'à plus soif la *Marseillaise* et l'*Internationale*.

Y a des prolos, farcis de sincérité, qui jubilent de l'échec infligé aux bourgeois et au célèbre charlatan Deschanel, un des becs de gaz de cet ESPRIT NOUVEAU qui date du Moyen-Age. Cet animal, disent-ils, s'était amené à Roubaix pour faire triompher la Bourgeoisie aux abois. Il en a été pour ses frais de salive!

Eh oui, mais le Deschanel en question ne pèse pas plus dans la balance sociale qu'un étron de chien.

M'est avis que c'est aller un peu loin avec ces grands mots: « Triomphe! bourgeoisie aux abois! enterrement final! »

La Bourgeoisie n'est malheureusement pas si aux abois qu'on le clame et ce n'est pas avec des triomphes électoraux qu'on l'entertera.

Les comédies électorales sont un trompe-l'œil et rien que ça! Si les bons fieux avaient voulu infliger un sérieux échec au Deschanel, à la clique bourgeoise, aux morveux exploités, fallait les attaquer dans ce qu'ils ont de plus cher; foutre leurs intérêts en capilotade en sapant leur domination économique et ne pas mordre au pataud qu'ils nous jettent et en prenant au sérieux l'hameçon électoral.

Fallait s'éloigner des urnes et réserver les torches-culs électoraux pour allumer les pipes ou s'essuyer le croupion.

En refusant de voter ils enlevaient leur appui à l'Etat et les efforts et les énergies dépensées en pure perte dans les stériles et éternelles luttes politiques eussent, reportés sur le terrain économique, donné de superbes résultats réellement révolutionnaires. En agissant ainsi, ils auraient rendu aux masses aveulies la conscience de leur dignité et ils auraient honte de brailler « vive la patrie! » surtout quand, comme cette semaine, on voit, au nom de la patrie, le conseil de guerre de Lille condamner à deux ans de prison un pauvre bougre qui a déserté la caserne pour aller travailler et nourrir sa compagne malade et mourant de faim.

Ce dévouement, les culottes de peau l'ont taxé à deux ans de prison!

Il y a de quoi hurler d'indignation!

Mais voilà, comme je l'ai dit plus haut, la masse est enthousiasmée et emballée par les politiciens.

On a crié d'un côté: « Vive Carette et les socialistes seuls patriotes! » de l'autre: « Vive Motte! A bas la Commune! Vive la Patrie! »

Ces braillements sont assez caractéristiques pour te faire comprendre, mon vieux Peinard, dans quel état d'avachissement est tombé le populo et aussi pour t'esquisser la besogne que nous avons à accomplir.

Il serait bon que les camarades se concertent dans leurs groupes afin d'emmancher vivement, d'une façon solide, cette Fédération internationale révolutionnaire du Nord qui devient une nécessité et d'étudier vivement la question afin de pouvoir discuter les divers modes d'entente et de propagande dans la réunion générale des groupes qui aura lieu le deuxième dimanche de mai chez le copain Sauvage.

Salut et poignée de main libertaires.

W. L.



Bouc émissaire!

Toulon. — Les copains se souviennent qu'il y a quelques mois un bon fieux chia du poivre aux policiers qui lui avaient déjà fichu le grappin dessus.

Ce gas là, Lesbros, a eu la déveine d'être arrêté à Dôle et de ne pouvoir cette fois s'échapper des griffes de la rousse. Ramené à Toulon les marchands d'injustice du comptoir correctionnel lui ont servi six mois de prison pour rébellion et menaces aux agents.

Mais le pauvre gas n'en a pas fini avec les enjuponnés!

Voici qu'on vient de l'embarquer pour Marseille où un juge instructionneur veut lui coller sur le dos une kyrielle de délits; après quoi, il est question de l'expédier à Paris afin de lui foutre sur le dos, un attentat qui a eu lieu boulevard Haussmann, je ne sais quand!

Et foutre, il y a des chances pour que les chats-fourrés ne s'arrêtent pas en si bon chemin: qu'ils collent donc sur le dos toutes les « affaires » dont ils n'ont pu dénicher les auteurs.

De la sorte, ils pourront se vanter de n'avoir jamais fait chou-blanc.

Toujours les sergots!

Antibes. — La sergocratie gagne en puissance,

Mais pas en prestige, mille dieux, non!

Dans ce patelin des Alpes-Maritimes, le populo est depuis quelques jours en rogne contre un gradé de la police qui a rétabli pour son compte le droit de jambage.

Un soir, une pauvre bougresse fut collée au violon, sous prétexte de vagabondage; le flicard en question, la trouvant gironde, profita de ce que la malheureuse, abruti par la misère et aux trois quarts endormie, n'avait pas la force de résister pour se la payer d'autor, au milieu de la nuit.

La victime a fait du pétard et on a ouvert une enquête... qu'on fermera un de ces quatre matins, sans qu'il en soit rien résulté.

Platitude ouvrière

Givors. — Ce qui me fout encore plus à cran que la crapulerie des patrons et des gouvernants, c'est la platitude des prolos.

Mais, mille andouilles, si en rogne que je sois contre les pauvres jobards, je ne les rends pas responsables de leur pantoufflerie: ils sont simplement victimes de l'abrutissement dans lequel les tiennent les jean-foutre de la haute.

Et, plus je sonde la gnolerie du populo,

Plus je le plains,

Et plus j'exècre les chameaucrates.

Jamais il ne m'arrive de mépriser un type, si niguedouille qu'il soit, parce qu'il en a un sac.

Ce mépris qu'affichent imbécillement des freluquets qui veulent poser à la supériorité, je le trouve idiot.

Si le populo a les boyaux de la tête embrenés, ce n'est fichre pas de sa faute!

C'est pourquoi, au lieu de lui jeter la pierre, on doit lui tendre la perche et ne pas lui en vouloir parce qu'il est bouché à l'émeri et ne comprend pas où est son véritable intérêt au premier coup.

Ainsi, il faut vraiment que les prolos du bagne Preynat, à Givors-Canal, en aient une sacrée couche!

Ces jours derniers, la fille du singe a fait assavoir son mariage. Illico, une délégation de prolos est allé trouver le singe et lui a demandé si un cadeau offert par les nègres serait accepté?

Sur la réponse affirmative, il a été décidé de laisser une journée à la caisse d'organisation. Or, il y a au bain 300 nègres, gagnant chacun une moyenne de trois balles. Ça fait pour la fille au singe presque le billet de mille!

Ah! s'il eût été question de collecter pour un copain malade, c'est avec bougrement de la peine que dans toute l'usine on aurait ramassé quelques thunes.

Quoique ça, y a une floppée de prolos qui n'ont rien voulu savoir: ils ont refusé de casquer pour la mariée.

Ceux-là, cré pétard, c'est des hommes!

Le malheur est qu'ils ne sont pas assez nombreux.

Discipline paternelle

Lille. — Le conseil de guerre de ce patelin vient récemment d'accoucher d'une telle sentence qu'il est impossible, maintenant, de douter de la sollicitude des chefs dans le commandement.

C'est cette cochonne de sollicitude, qui, il y a quelque temps, faisait s'arrondir la gueule en cul de poule des charognards de l'Aquarium, et se pâmer d'aise la culotte de peau ministérielle, qui vient de foutre toute une famille de prolos dans la débène.

Voici les faits:

Un jeune prolo, Van Gysegem, lors des dernières recrues, allait rejoindre son régiment, le 15^e artillier.

En partant, il laissait une femme et sa petite fille. Dam! le gas n'étant plus là pour faire bouillir la marmite, une purée carabinée ne tardait pas à siéger à la turne.

Pour couronner cette mouise qui devenait infernale, la femme de l'artillier tomba malade.

C'était pas le sou quotidien du troubade qui pouvait mettre du beurre dans les épinards de la petite famille! Aussi le gas, apprenant tous ces avaros, se fit un mauvais sang terrible; puis, n'y pouvant plus tenir, déserta afin de boulonner de ci, de là, ce qui procurerait toujours un semblant de bien-être à la femme et la gosseline du griffeton.

Mais va te faire foutre! Pour gagner quelques sous, le gas qui était employé de bureau s'était tiré de l'ourcoing où il s'était fait embaucher comme aide-maçon.

C'est là qu'une crapule, avide d'avoir la prime allouée à quiconque livre les déserteurs, dénonga le pauvre bougre aux grosses légumes militaires.

Espèce de salaud!

Donc le gas fut entoilé, et ces jours passés il passait devant les galonnards faisant fonctions de juges.

Vous croyez, les bons bougres, que les chamarrés ont été émus au récit des affres douloureuses qui torturaient le pauvre troubade, apprenant que sa femme se mourait de privations et que sa gosse suivrait bientôt la même voie?

De la peau!

Ils n'ont rien voulu savoir! D'ailleurs le code militaire n'est pas fait pour les généraux, et les galonnards ont collé deux ans de prison au malheureux.

Deux ans!... Si après pareille sentence, y a des jean-foutre qui coupent encore dans la « sollicitude », c'est que ces cucus en auront une sacrée couche!

Liberté, mince de colle!

Angers. — Y a pas qu'à Paris que dame police pratique le passage à tabac et les arrestations arbitraires.

A Angers, c'est kif-kif bourriquot!

Un bon bougre tailleur de pierres, qui est veuf, est père d'un gosse d'une dizaine d'années. Comme ce malheureux exploité est obligé de turbiner 11 heures par jour pour assurer la becquée à son mioche, il arrive que celui-ci n'ayant rien qui le retienne à la piole s'en va jouer dans la rue avec ses petits copains. C'est tout naturel!

Pour tout le monde sauf pour la police. La flicaille n'a pas voulu de ça. Or donc, le père fut convoqué chez le quart-d'œil; il y alla, mais en compagnie de deux de ses camaros, lecteurs du *Père Peinard*, et que la pestaille avait reluqués buvant chopine avec le vendeur du canard.

Une fois au commissariat, en fait d'explications, on a fourré les gas au violon. La compagnie de l'un d'eux, ne voyant pas son copain radiner, s'amène vers le quart d'œil vers minuit:

« Voulez-vous foutre le camp d'ici, lui gueule un fic, sinon, à la boîte! »

Le plus épolant, c'est que, dans le violon on

étaient enfermés les deux copains, se trouvait un pauvre diable qui y moisissait depuis le matin, sans une croûte de pain, ni un verre d'eau.

Ayant le ventre aux talons, avec bougrement de politesse il supplia un sergot de lui faire passer un bout de pain.

« De quoi! Du pain! lui répondit le sergot. Si vous voulez des coups de trique vous en aurez, mais pas autre chose! »

Et voilà comment ça s'opère en notre cochonne de France, cent huit ans après la prise de la Bastille!

Le quart-d'œil du deuxième arrondissement veut-il davantage de tuyaux?

On lui en fournira.

Marchand... de chair humaine

Audeville. — Un sacré mufle, fabricant de boutons, — sur le Bottin! — mais exexploiteur de son état, a voulu, après tant d'autres, faire étalage de sa vacherie.

Trois de ses prolos ayant eu l'audace de former le bureau de la réunion qui eut lieu la semaine dernière à Audeville, il leur annonça, le lendemain, qu'il les saquait et qu'ils devaient déguerpir dans la huitaine.

L'un des trois renvoyés, un père de famille, alla trouver le singe et lui expliqua qu'il n'est pas anarcho.

Le patron, content d'avoir humilié son prolo, consentit à le garder.

Pour ce qui est des deux autres, francs d'allure et ne cachant pas leurs sentiments, ils furent vidés avec perte et fracas.

Mais foutre, ça ne se passa pas en catimini comme l'auraient voulu le singe et sa digne moitié!

Le samedi, une voiture s'amena devant la boîte, le métier du copain fut embarqué, après quoi un drapeau fut hissé et une grande pancarte collée à l'arrière avec l'inscription:

POUR LA LIBERTÉ!

VICTIME DU PATRONAT CLÉRICAL ET RÉACTIONNAIRE!

Puis, ce fut au son du tambour que les copains défilèrent à travers le patelin.

Inutile de dire que cette petite manifestation a eu le don de foutre la rage au ventre de la bourrique et la joie au cœur des prolos.

Et dam, les racontars sur le grigou marchent à tire-larigot.

Mince de dépiotage! Si bien que les pauvres couillons qui s'accordaient à reconnaître au birbe le droit à un prix de vertu en sont revenus.

Et il reste avec un certificat de vacherie!

Abattage cléricafard

Beauvais. — Les dégoûtants réacs continuent la besogne qui leur est propre, — l'emmerdement des prolos!

Seulement, cette fois-ci ce ne sont pas des gueules sales qui ont trinqué: ce sont des employés de la mairie. Cinq d'entre eux viennent d'être saqués.

A constater cette pression cléricafarde on se demande où s'arrêteront ces salopauds si les bons bougres n'y mettent le holà?

Il ne serait que temps qu'on ouvre nos lucarnes et qu'on rue dans le brancard!

Ce n'est pas en subissant ces renvois sans mot dire que l'on peut arrêter les charognards mais bien en prenant délicatement mesure de leurs fessiers du bout des croquenots.



En Espagne, la misère ne fait que croître et enlaidir.

Aux bords de la mer, le populo n'a guère d'autres ressources que de marauder, de chercher sur la plage des coquillages et de bouffer le poisson crevé que les tempêtes jettent sur le sable.

En Andalousie, on reluke, le long des chemins des pauvres bougres abattus par la famine qui, couchés dans la poussière, sans forces, attendent que la mort rapplique.

Heureusement tous ne sont pas décidés à se laisser crever sans rouspéter.

Y a des émeutes un peu partout.

C'est surtout aux octrois que les révoltés s'en prennent.

A Alameda, province de Malaga, le populo a envahi les bureaux, foutu le feu aux meubles et à toute la paperasse; puis, pour continuer la valse, la turne de l'administrateur a été foutue en capilotade et 6,000 balles qu'on a trouvées dans les coffres ont été distribuées.

A Osuno, même tabac! Des sans-turbin ont pris le bureau d'octroi d'assaut et ont vidé la caisse. Ensuite le marché a été saccagé et la turne d'un gros richard a été envahie et nettoyée. Y a eu une cinquantaine d'arrestations.

A Prado dei Rey, des pauvres bougresses à qui la faim avait donné l'énergie du désespoir ont attaqué en plein jour des boulangeries et ont illico distribué à leurs gosses le pain qu'elles ont réussi à leur enlever.

A Herrera, grabuge cacore, causé par des prolos sans travail.

A Puebla de Castilla, des purtins ont pillé un moulin.

Et tonnerre du diable, je ne dis pas tout! La mistoufle est partout! Le grabuge s'étend d'un bout du patelin à l'autre, c'est quasiment partout que le populo se rebiffe.

Mais, foutre, y a que le ventre qui parle et dès que les malheureux crève-la faim sont rassasiés, ils ne songent plus au lendemain: ils ne se rendent pas compte — les pauvres ignorants! — que tant que la garce de société actuelle tiendra sur ses quilles y aura rien de changé.

Aux Etats-Unis, la situation n'est guère plus brillante: le fantastique développement du machinisme coupe les bras à des foultitudes de plus en plus grandes de turbineurs.

Or, comme la paperasserie est là-bas bougrement moins développée qu'en Europe et comme, d'autre part, personne n'en pince pour être larbin, les dirigeants ne savent trop par quel bout s'y prendre pour domestiquer les sans-turbin.

Aussi, les trimardeurs, les *tramps* comme on dit aux Etats-Unis, sont-ils de plus en plus nombreux.

Comme les bougres n'en pincet pas pour trimarder à pince, ils sautent dans les trains de marchandises et se font trimballer d'autor.

Mais les hordes de *tramps* deviennent si dangereuses pour les capitalistes que les jean-foutre prennent à leur égard des mesures abominables.

La *Tribune Libre* raconte que le conseil cipal d'Altona vient de décider que tout *tramps* qu'on trouvera dans la ville sera arrêté et expédié dans une carrière où on le forcera à travailler, chaîne et boulet au pied.

C'est tout à fait champêtre!

Voilà au moins des bourgeois qui pratiquent la liberté à l'américaine pour eux: les richards seuls ont droit à être considérés, quant aux purtins, c'est des esclaves envers qui tout est permis.

Et dire que ces salauds d'américains du Nord prétendent avoir aboli l'esclavage dans les Etats du Sud.

Fumistes et crapules!

Hollande. — A Amsterdam, ces derniers jours, y a eu une grande grève des ouvriers en diamants et, grâce à leur poigne, les prolos ont fait caner les exploiters.

Quelques patrons avaient déjà mis les pouces, mais quelques autres — les plus au sac et qui, par conséquent, auraient pu céder plus facilement, — s'entêtèrent dans la résistance.

Mal leur en a pris, nom de dieu, car ça a émoustillé les bons bougres!

A la fin de la semaine dernière, trois de ces charognards ont été agrippés en pleine rue par des grévistes qui leur ont servi une tatouille, quelque chose de bath aux pommes.

La police est arrivée juste à temps pour aller chercher des compresses et de l'eau sédative, — et pour protéger le club des patrons, le cercle Golconde auquel une floppée de riches gas commençaient à donner l'assaut.

Quand les singes ont vu que ça tournait au grabuge ils ont baissé le caquet et, vingt-quatre heures après, la grève a pris fin par le triomphe des prolos.

LA CLAMEUR

Il y a plus de six mois, nous avons pris l'initiative de fonder un quotidien libertaire. Tous les camarades sentent assez la nécessité d'un tel organe pour qu'il n'y ait pas à insister à nouveau; on est tous d'accord là-dessus.

Nous aurions voulu faire paraître *La Clameur* à l'entrée de l'hiver, mais notre désir ne peut

encore se réaliser : il nous faut patienter !

Des camarades ont déployé force activité pour aider à la rapide éclosion de *La Clameur*. Si leur exemple avait été suivi par d'autres, le quotidien serait sorti de sa coquille.

Et « les autres » dont nous parlons existent ! Seulement, pris par les mille difficultés de la vie et de la lutte, tout en désirant voir naître *La Clameur*, ils ne se sont pas empressés d'aider à sa naissance.

De là un regrettable retard ! Le temps écoulé ne se rattrape plus.

Il faut donc que toutes les initiatives s'éveillent, que tous ceux qui tiennent à voir paraître — et cela le plus rapidement possible — un quotidien libertaire, donnent un coup de collier.

La combinaison que nous avons choisie pour recueillir les fonds nécessaires à la publication de *La Clameur* est double.

Primo, nous avons mis en vente, au prix de cent francs, des « Parts d'Intérêt » de la Société en commandite simple des *Journaux et publications populaires*.

Quoique cent francs soit une forte somme, il y a moyen de les recueillir, soit en se solidarissant à plusieurs et en effectuant des versements hebdomadaires, soit en souscrivant individuellement et en échelonnant ses versements.

Secundo, nous avons mis en circulation des *bons d'abonnement* de vingt-cinq francs, aux conditions ci-dessous :

Chaque *bon* donne droit à un ou plusieurs abonnements qui seront servis au gré des souscripteurs, jusqu'à concurrence de vingt-cinq francs.

Pour faciliter les souscriptions nous avons fractionné le paiement en dix versements de 2 fr. 50 chaque. Le *bon d'abonnement* est divisé en neuf coupons de cinquante sous chaque, plus un reçu total de vingt-cinq francs. A chaque versement, on détache un des coupons et au dixième c'est le *bon* complet qui est détaché et donne au souscripteur.

Les *bons d'abonnement* sont réunis en carnets de quatre ou cinq *bons* que nous tenons à la disposition des camarades qui voudront prendre l'initiative de recueillir des abonnements. Ils feront l'opération décrite ci-dessus : chaque fois qu'un souscripteur leur versera 2 fr. 50, ils lui remettront un des petits coupons et au dixième versement ils lui donneront le *bon* entier : les versements se font par quinzaine ou par huitaine, au gré de chacun.

Naturellement, les camarades qui s'occupent de recueillir des abonnements par ce moyen n'ont pas à verser d'avance le montant des *bons* : ils nous font parvenir les fonds au fur et à mesure qu'ils recueillent les souscriptions.

Et maintenant, répétons ce que nous avons déjà dit : nous sommes désormais assurés d'atteindre le but, — un peu plus tôt, un peu plus tard, *La Clameur* paraîtra, — et vivra !

Mais que cette certitude n'empêche pas les camarades de déployer autour de *La Clameur* toute l'activité qu'ils peuvent donner, sous le prétexte que le projet étant en bonne voie, il n'y a qu'à laisser venir.

Au contraire, il faut que cette certitude de réussite reconforte et encourage les amis qui, un peu sceptiques, ont voulu attendre, pensant que la création d'un quotidien est besogne trop ardue.

Si, dès l'abord, ceux-là nous avaient donné l'appui dont ils peuvent disposer, le but serait maintenant atteint.

Donc, plus d'apathie, que les amis secouent leur torpeur et chassent leur scepticisme.

Quant aux autres, les vigoureux, qui, dès la première heure, sont venus à nous, escomptant joyeusement le succès, qu'ils patientent... en faisant de la propagande pour *La Clameur*.

E. POUGET. F. PELLOUTIER.

P.-S. — Pour de plus amples renseignements ainsi que pour les demandes de statuts de la Société, s'adresser à

F. Pelloutier, 5, rue de l'Entrepôt, Paris.
E. Pouget, 15, rue Lavieuville (Montmartre), Paris.

Communications

Paris. — Bibliothèque sociale de Montmartre. Réunion privée le samedi 17 avril et le jeudi 22, à 8 h. 1/2.

La série de conférences du copain Marestan se continue le jeudi 22 avril : *La Hiérarchie naturelle et la Hiérarchie autoritaire*.

Samedi 24 : Causerie sur les grèves partielles et la grève générale par Prost.

Présenter sa lettre d'invitation à l'entrée. Pour être invité, s'adresser : aux bureaux du

Père Peinard ; chez Lille, rue Burq ; chez Brunet, 8, rue de Panama.

— Groupe des Etudes économiques et sociales, 36, rue de la Montagne Sainte-Geneviève, jeudi 22 avril.

Causerie et discussion sur un point de tactique révolutionnaire.

— Mardi 27, réunion de la *Vraie Justice*, groupe d'études sociales, à 8 h. 30, au café, 69, rue Blanche.

Paris. — AUX CAMARADES MENUISIERS : Un bureau d'embauche fonctionne régulièrement, salle Léger, 108, rue du Temple.

Les copains connaissant du travail sont invités à faire parvenir les tuyaux à l'adresse ci-dessus ou les camarades sans travail en auront communication, tous les soirs de 9 à 10 heures.

— Le Groupe sociologique du XIII^e et de la Banlieue-Sud se réunit le vendredi, à 9 h., salle Day, 104, avenue d'Italie. Vendredi 23, causerie sur l'évolution humaine.

— Le 1^{er} mai, salle du Commerce, 94, Faubourg-du-Temple, de 9 heures du matin à midi. Conférence publique et contradictoire par Francis Prost, Ernest Girault.

Sujet traité : la banqueroute socialiste, la misère, ses conséquences.

Sont spécialement invités, tous les sans-travail, les vagabonds, les prostitués et les politiciens.

Prix d'entrée : 0 fr. 15 pour les frais.

Kremlin-Bicêtre. — La Jeunesse Anarchiste invite les camarades à ses réunions champêtres qui auront lieu le dimanche à 2 h. 1/2, près de la carrière, derrière le fort de Bicêtre.

Quatre-Chemins. — Les Libertaires des Quatre-Chemins se réunissent tous les samedis soir à 8 h. 1/2, chez Laffont, 53, route de Flandre.

Levallois-Perret. — Les Libertaires invitent tous les anti-cléricaux et les socialistes à venir discuter avec eux les théories anti-cléricales tous les lundis, à 8 h. 1/2, 68, rue Vallier.

Saint-Denis. — A l'heure où la vermine noire relève la tête, au moment où cette pleuvre aux mille tentacules menace d'étreindre l'humanité pensante, jusqu'à l'étouffer, nous pensons qu'il est nécessaire que tous les hommes de cœur s'unissent afin de combattre d'un commun accord l'ennemi séculaire.

En conséquence nous invitons tous les lecteurs du *Père Peinard* pour samedi 25 avril, à 8 h., salle Montérial, afin de jeter les bases d'une action solide et durable. — *La Jeunesse matérialiste*.

Pontoise. — Les Libertaires sont priés de se réunir le samedi 24 avril, à 8 h. 1/2, chez Aubossu, 25, place Notre-Dame.

On discutera : Socialisme et Anarchie. Les socialistes et contradicteurs sont invités.

Tarare. — Les Libertaires et leurs amis se réuniront le samedi 1^{er} mai, à 7 h. du soir, rue de l'Union, n° 1, où sera faite une causerie suivie de concert par des camarades de passage.

Sujet : Les sociétés civilisées, leurs gaspillages. Le dimanche, balade en campagne.

Bordeaux. — Deuxième réunion du quartier. — Samedi 24 avril, à 8 h. 1/2 du soir, réunion publique et contradictoire, rue St Bruno, 53, au Quille.

Sujets à traiter : les anarchistes et ce qu'ils veulent ; le péril anarchiste.

Entrée : 0 fr. 15.

— La première réunion de quartier a eu lieu le samedi 10 avril, route d'Espagne, 71.

Reims. — Nous apprenons que les démocrates chrétiens organisent pour le samedi 24 avril, à 8 h. 1/2 du soir, salle du Cruchon d'Or, une conférence publique et contradictoire, avec le concours du renégat Boucher, ancien collectiviste, ancien anarchiste, ex-candidat révolutionnaire à Amiens contre Drumont, fumiste qui n'a eu de sincérité que dans l'empilage des copains et a galvaudé dans tout le Nord (Lille, Armentières, Roubaix, Tourcoing, Amiens et Reims) ;

A noter encore qu'il fut gérant du *Cri des Travailleurs*, torchon guesdiste qui dénonça Lorion-Girier et fut ainsi cause de son envoi au bagne, et c'est en qualité de gérant que Boucher signa le numéro du *Cri des Travailleurs* où parut la dénonciation.

Ce triste individu est aujourd'hui rédacteur au journal calotin *l'Avenir*, à Reims, et membre du comité central des démocrates chrétiens ; il a essayé de manger à tous les râteliers politiques, cherchant ceux où il y a le plus de foin, — il est donc très naturel que l'internationale noire en ait fait un de ses chefs de file.

Aussi, n'est-ce pas pour récriminer contre ce visqueux renégat que nous protestons, mais bien pour apprendre aux camarades et à ceux qui sont sympathiques aux idées libertaires ce qu'est cet individu afin qu'ils puissent en faire leur profit.

Les démocrates chrétiens sont fiers d'avoir un pareil porte-drapeau. Grand bien leur fasse ! Il n'y a pas à être fiers de pareille recrue.

A plus tard de plus amples renseignements sur le compte de ce triste sire, — si besoin est. — DES COPAINS DE REIMS.

Amiens. — Les libertaires d'Amiens se réunissent tous les dimanches, à 6 heures du soir, au Cent de Piquet, faubourg du Cours.

Causeries, études, chants, poésies, etc.

— Les journaux libertaires sont criés en ville les samedi, dimanche et lundi.

On les trouve aussi chez les libraires, rue du Lycée, rue de la Loterie, chaussée St-Leu, place Gambetta et rue des 3 cailloux. Un copain les porte à domicile ; s'adresser à Froiture, 24, rue des Bouchers.

Limoges. — Le groupe d'études sociales, la *Jeunesse libertaire*, se réunit tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, faubourg de Paris, 131.

A chaque réunion, causerie, chants, poésies libertaires.

Le *Père Peinard*, les *Temps Nouveaux*, le *Libertaire* sont en vente au kiosque Moreau, place Denis-Dussoubs.

Rouen. — Le groupe libertaire de Rouen se réunit tous les samedis au local habituel.

Petit-Quevilly. — Le groupe la *Jeunesse Libertaire* du Petit-Quevilly et du Grand-Quevilly se réunit tous les vendredis au local habituel.

S'adresser au copain Bordenave, 42, rue Martinville, Rouen.

Fourchambault. — Les copains se réunissent tous les dimanches au local convenu, demander l'adresse au vendeur.

Le copain Comte, vendeur du *Petit Parisien*, porté à domicile les journaux libertaires, les lui demander.

Nîmes. — Les libertaires et leurs amis se réunissent tous les samedis, dimanches et lundis, rue de la Vierge, café Dayre.

Lille. — Poissonnier, 21 bis, r. des Roblets, répare les montres, pendules, pianos et tous les instruments à cordes.

Nouzon. — Réunion tous les dimanches, chez Michel, débitant, 59, rue de l'Eglise, à 7 heures du soir. Causerie à la bonne morguonne et contradictoire.

Petite Poste

J. Chalons-sur-Saône. — P. Lille. — A. Niort. — L. Brest. — B. Rouen. — D. Jeannette. — T. Haudrey. — P. Romans. — K. Toulouse. — G. Tarare. — P. Londres. — G. Paterson, Buenos-Ayres, M. Anyers par T. N. — G. Condé. — R. Toulon. — M. Perpignan. — L. Certe. — C. Dunkerque. — M. Oullins. — V. Nîmes. — P. A. Villars. — F. Liège. — R. Nicé. — B. Port-Saint-Louis. — P. Saint-Quentin. — C. Nevers. — F. Amiens. — M. Troyes. — G. Domarain. — B. Angers. — Reçu règlement, merci.

POUR AIDER A LA NAISSANCE DE LA CLAMEUR : Jehan des Bois, 10 fr.

POUR GRAISSER LE TIRE-PIED DU PERE PEINARD : Henri. Plessis-au-Bois, 2 fr. — L. et M. Plessis, chacun 5 fr.

Flambeaux et Bouquins

HORIS DER GLANZENDE, tragédie révolutionnaire, par ODYSSEUS. Prix : 1 fr.

Les camarades allemands peuvent se procurer ce petit volume chez Imbach et Weber, éditeurs à Lucerne, Suisse, ou même aux bureaux du *Père Peinard*.

EN VENTE AUX BUREAUX DU " PERE PEINARD "

	Aux bureaux	France
Variations Guesdistes, Opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Duvillo, etc., recueillies et annotées, par Emile Pouget (broché)	0.10	0.15
L'Almanach du Père Peinard, pour 1896....	0.25	0.35
L'Art et la Révolte, broch. par F. Pelloutier.	0.10	0.15
Gueules Noires, album de 10 croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Luce, préface de Charles Albert.....	1.00	1.30
Endehors, par Zo d'Axa, le volume.....	1.00	1.30
La Grande Famille, par J. Grave, le volume.....	2.50	2.80
La Société Future, le volume.....	2.50	2.80
La Conquête du Pain, par Kropotkine, le v.	2.50	2.80
Les Joyusetés de l'Exil, par O. Malato, le volume.....	2.50	2.80
Le Socialisme et le Congrès de Londres, par Hamon, le volume.....	2.50	2.80
La collection de <i>La Sociale</i> , 1895 et 1896, 76 numéros.....	7.50	8.00
Le Père Peinard, années 1891, 1892, 1893, l'année.....	8.00	8.60

Les copains qui, pour décorer les murs de leur tuerie, aiment les affiches, peuvent s'en offrir une format colombier de Max Luce, Biribi, en quatre couleurs. L'affiche prise aux bureaux du Père Peinard, 1 fr. 25 ; par col's postal 2 fr. — Il n'y a qu'un très petit nombre d'exemplaires.

Le gérant : C. FAVIER.

Imprimerie C. FAVIER, 120, r. Lafayette, Paris



Un scandale à Rennes

RENNES. Le parquet vient de faire arrêter l'abbé Théophile G... qui est accusé d'avoir attiré chez lui des fillettes dont il a abusé. Ce prêtre ignoble est du diocèse de Versailles; mais il est installé depuis quelques années dans notre département. Il a aussi été précepteur chez un armateur paimpolais, où il a laissé, dit-on, de mauvais souvenirs.

Les Pâques d'un ratichon.